

sente un aspect charmant, l'impériale étant munie de petits candélabres de cristal qui éclairent la société, tandis que, dans une autre voiture, les dames, portant à la main des cierges de diverses couleurs, semblent vous inviter à contempler leurs charmes.

Les laquais fixent des bougies au bord de l'impériale des carrosses; des voitures ouvertes se montrent avec des lanternes de papier bigarré; quelques promeneurs portent sur la tête de hautes pyramides de bougies; d'autres ont fixé leurs cierges sur des roseaux liés ensemble et qui atteignent la hauteur de deux ou trois étages.

C'est un devoir pour chacun de porter à la main un petit cierge allumé, et l'imprécation favorite des Romains *sia ammazzato!* retentit de toutes parts. *Sia ammazzato chi non porta muccolo!* « mort à celui qui ne porte pas une chandelle! » se crie-t-on les uns aux autres, en cherchant à souffler les lumières. L'action d'allumer et d'éteindre, et l'exclamation *sia ammazzato!* répandent bientôt la vie et le mouvement et un plaisir mutuel dans cette foule immense. Qu'on ait devant soi des personnes connues ou inconnues, on cherche uniquement à souffler la lumière la plus proche ou à rallumer la sienne, en saisissant cette occasion pour éteindre celle qui allume la nôtre. Plus ce cri furieux *sia ammazzato!* résonne de tous côtés, plus il perd de son affreuse signification, et plus on oublie qu'on est à Rome, où, pour une bagatelle, cette imprécation peut être accomplie en un moment sur tel ou tel.

Cette signification finit par se perdre entièrement, et de même qu'en d'autres langues on emploie souvent des imprécations et des mots indécents pour exprimer l'admiration et la joie, *sia ammazzato* devient ce soir-là le mot de ralliement, le cri de joie, le refrain de toutes les plaisanteries, les moqueries et les compliments. Nous entendons crier avec raillerie: *Sia ammazzato il signor abbate che fa l'amore!* ou apostropher un ami qui passe, *sia ammazzato il signor Filippo!* Il s'y joint par fois une flatterie, un compliment: *Sia ammazzata la bella principessa!* *Sia ammazzata la signora Angelica, la prima pittrice del secolo!*

Toutes ces exclamations sont débitées d'un ton véhément et rapide, en appuyant sur la pénultième ou sur l'antépénultième

syllabe. Au milieu de ces cris incessants on continue de souffler et d'allumer les bougies. Rencontrez-vous quelqu'un dans la maison, sur l'escalier, une société est-elle réunie dans une chambre, d'une fenêtre à une fenêtre voisine, partout on cherche à prendre l'avantage sur les autres et à souffler leur lumière. Toutes les conditions, tous les âges, sont en guerre; on monte sur les marchepieds des voitures; aucun lustre n'est en sûreté; à peine les lanternes le sont-elles; le petit garçon éteint la bougie de son père, et ne cesse pas de crier: *Sia ammazzato il signor padre!* C'est en vain que le père le réprimande de cette malhonnêteté: l'enfant maintient la liberté de cette soirée, et ses malédictions n'en sont que plus vives. La cohue se dissipe bientôt aux deux bouts du Corso, mais c'est pour se jeter au milieu avec une nouvelle furie; la presse qui s'y forme passe toute idée; l'imagination la plus vive ne peut même se la représenter.

On ne peut plus bouger de la place où l'on est assis ou debout; la chaleur de tant de personnes, de tant de lumières, la fumée de tant de bougies qu'on souffle sans cesse, les cris de tous ces gens, qui mugissent d'autant plus fort qu'ils peuvent moins remuer un membre, tout finit par donner le vertige aux plus robustes. Il semble impossible qu'il n'arrive pas bien des accidents, que les chevaux des voitures ne s'effarouchent pas, que mainte personne ne soit pas écrasée, foulée ou blessée de quelque façon.

Cependant, comme chacun finit par désirer plus ou moins de s'échapper, on se glisse dans une ruelle, à laquelle on peut parvenir, on va respirer et se remettre dans la place voisine, et la masse finit par se dissiper, par se fondre des extrémités au centre, et cette fête de liberté et d'affranchissement universel, ces modernes saturnales, finissent au milieu de l'étourdissement commun. Le peuple court à une table bien servie, pour se régaler jusqu'à minuit de viandes qui seront bientôt défendues; le monde élégant court au spectacle, pour prendre congé des pièces de théâtre, qu'on a beaucoup abrégées, et minuit, qui s'approche, met aussi un terme à ces plaisirs.

Une fête extravagante est donc passée comme un songe, comme un conte, et il en reste moins peut-être dans l'esprit des assistants, qu'à nos lecteurs, devant qui nous avons développé

ce tableau dans son ensemble. Si, pendant le cours de ces folies, le grossier Polichinelle nous rappelle incongrument les plaisirs de l'amour, auxquels nous devons l'existence; si une vieille sorcière profane sur la place publique les mystères de l'enfantement; si tant de cierges allumés, la nuit, nous rappellent la solennité suprême : au milieu des extravagances, nous sommes rendus attentifs aux scènes les plus importantes de notre existence. La rue étroite, longue, remplie par une foule pressée, nous rappelle encore plus le chemin de la vie, où chaque acteur et chaque spectateur, à visage découvert ou sous le masque, d'un balcon ou d'un échafaudage, n'aperçoit devant lui et à ses côtés que peu d'espace; qu'il soit en voiture ou à pied, n'avance que pas à pas, est poussé plutôt qu'il ne marche, est arrêté plutôt que volontairement tranquille, s'efforce avec d'autant plus d'ardeur de parvenir à une situation plus riante et meilleure, s'y trouve de nouveau à la gêne, et finit par en être débusqué.

S'il nous est permis de continuer sur un ton plus sérieux que l'objet ne semble le permettre, nous ferons observer que les plus vifs et les plus grands plaisirs ne nous apparaissent qu'un moment, comme ces chevaux qui passent d'un vol rapide, nous émeuvent et laissent à peine une trace dans notre souvenir; qu'on ne peut jouir de la liberté et de l'égalité que dans l'ivresse de la folie, et que le plus grand plaisir n'a tous ses charmes pour nous que lorsqu'il touche au péril, et qu'il fait éprouver dans son voisinage une douce et voluptueuse angoisse.

Et voilà comme, sans y penser, nous aurons aussi terminé notre carnaval par une réflexion de mercredi des cendres, qui, nous l'espérons, n'attristera aucun de nos lecteurs. Et, puisque, en somme, la vie est comme le carnaval romain, qu'on ne peut l'embrasser du regard ni en jouir, qu'elle est même pleine de périls, nous souhaitons plutôt que cette insouciant société masquée rappelle à chacun l'importance de toute jouissance momentanée, qui souvent paraît de petite valeur.

Rome, 1 mars 1788.

Nous allâmes dimanche à la chapelle Sixtine, où le pape assistait à la messe avec les cardinaux. Ceux-ci n'étant pas habillés de rouge, mais de violet, à cause du carême, c'était un spectacle nouveau. Quelques jours auparavant, j'avais vu les tableaux d'Albert Durer, et j'étais charmé de voir cette scène vivante. L'ensemble était d'une grandeur unique et pourtant simple, et je ne m'étonne pas que les étrangers qui arrivent dans la semaine sainte, où tout se rencontre, en soient comme extasiés. Je connais très-bien la chapelle, j'y ai déjeuné l'été dernier, et j'ai fait la méridienne dans le fauteuil du pape; je connais les tableaux presque par cœur, et pourtant, quand tout ce qui appartient à la fondation est réuni, c'est bien autre chose et l'on a peine à se reconnaître.

On chantait un ancien motet de l'Espagnol Moralès, et nous eûmes l'avant-goût de ce qui va suivre. Kayser est aussi d'avis que c'est là seulement qu'on peut et qu'on devrait entendre cette musique, soit parce que nulle part ailleurs on ne pourrait exercer des chanteurs à ce chant sans orgue et sans instruments, soit parce qu'il s'accorde uniquement avec l'antique inventaire de la chapelle du pape, avec l'ensemble des œuvres de Michel-Ange, le jugement dernier, les prophètes et l'histoire biblique. Kayser rendra un jour un compte exact de tout cela. C'est un grand admirateur de l'ancienne musique, et il étudie très-assidûment tout ce qui s'y rapporte. Nous possédons, par exemple, une remarquable collection de psaumes en vers italiens, mis en musique, au commencement de ce siècle, par un noble de Venise, Benedetto Marcello. Il a pris, dans un grand nombre, comme motif l'intonation des juifs espagnols ou allemands; dans d'autres, il a pris pour base d'anciennes mélodies grecques, et les a traitées avec beaucoup d'intelligence, de science musicale et de ménagement. Ce sont des solos, des duos, des chœurs, d'une incroyable originalité, mais il faut d'abord s'y accoutumer. Kayser les estime beaucoup, et il en copiera quelques-uns. Peut-être découvrirons-nous une fois tout l'ouvrage, qui a paru à Venise en 1724, et qui renferme les cinquante premiers psaumes.

J'ai eu le courage de m'occuper à la fois de mes trois derniers volumes, et je sais désormais exactement ce que je veux faire. Que le ciel m'accorde maintenant la force et le bonheur de l'accomplir ! La semaine a été bien remplie, et me semble avoir duré un mois. D'abord j'ai tracé le plan de *Faust*, et j'espère que cette opération m'a réussi. On comprend bien que c'est autre chose d'achever la pièce à présent ou de l'avoir achevée il y a quinze ans : je pense qu'elle n'y perdra rien, d'autant que je crois maintenant avoir retrouvé le fil. Je suis tranquille aussi pour ce qui concerne le ton de l'ensemble. J'ai déjà écrit une nouvelle scène, et, si j'enfumais le papier, je ne crois pas que personne pût la démêler parmi les anciennes. Le long repos et la retraite m'ayant ramené au niveau de mon existence propre, c'est une chose remarquable de voir combien je me ressemble à moi-même, et combien peu mon état intérieur a souffert par les années et les événements. Le vieux manuscrit me donne quelquefois à penser, quand je l'ai sous les yeux. C'est toujours le manuscrit primitif, écrit même sans brouillon dans les scènes principales ; il est si jauni par le temps, si disloqué (les cahiers n'avaient jamais été cousus), si mûr, si usé aux marges, qu'on dirait le fragment d'un vieux *Codex*, et, tout comme je me reportais autrefois par la pensée et l'imagination dans un monde plus ancien, je dois me reporter maintenant dans un passé que j'ai vécu moi-même.

Le plan du *Tasse* est aussi arrêté, et j'ai mis au net la plupart des poésies diverses qui formeront le dernier volume.

Je suis allé un matin à la galerie Borghèse, que je n'avais pas visitée depuis un an, et j'ai reconnu avec joie que je la voyais avec des yeux beaucoup plus intelligents. Le prince possède des trésors inestimables.

Rome, 7 mars 1788.

La semaine qui vient de s'écouler a été bonne, riche et tranquille. Nous ne sommes pas allés dimanche à la chapelle du pape, mais j'ai vu avec Angélique un superbe tableau qu'on attribue au Corrège. J'ai vu la collection de l'Académie de Saint-Luc, où se trouve le crâne de Raphaël. Cette relique ne me paraît pas douteuse. C'est une structure osseuse admirable, dans laquelle une belle âme pouvait se promener commodé-

ment. Le duc en désire un plâtre, et je pourrai probablement le lui procurer. Le portrait de Raphaël, qu'on voit dans la même salle, est digne de lui.

J'ai aussi revu le Capitole, et j'ai vu quelques autres choses que j'avais laissées en arrière, entre autres la maison de Cavaceppi, que j'avais toujours négligé de voir. Parmi beaucoup de choses précieuses, j'ai surtout admiré les têtes moulées des deux statues colossales qu'on voit sur le Monte-Cavallo. Chez Cavaceppi, on peut les voir de près dans toute leur grandeur et leur beauté. Par malheur, le temps et l'injure de l'air ont fait perdre à la meilleure de ces têtes l'épaisseur d'une paille de la surface polie du visage, et, de près, elle semble comme gravée de la petite vérole.

On a célébré aujourd'hui dans l'église de Saint-Charles les funérailles du cardinal Visconti. Comme la chapelle du pape devait chanter à la grand' messe, nous y sommes allés afin de préparer nos oreilles pour demain. C'était un requiem chanté par deux soprani, la chose la plus singulière qu'on puisse entendre. Il n'y avait non plus ni orgue ni aucune autre musique.

J'ai senti vivement hier au soir dans le chœur de Saint-Pierre combien l'orgue est un déplorable instrument. Il accompagnait le chant à vêpres. Il ne se marie nullement avec la voix humaine, et il est si violent ! Quel charme, au contraire, dans la chapelle Sixtine, où les voix ne sont pas accompagnées !

Depuis quelques jours, le temps est nébuleux et doux. L'amanadier est en grande partie défleuri et il verdit maintenant ; on ne voit plus que quelques fleurs au sommet. Le pêcher lui succède, et il pare les jardins de sa belle couleur. Le *Viburnum Tinus* fleurit sur toutes les ruines ; les touffes d'hièble sont toutes développées dans les haies, avec d'autres plantes que je ne connais pas. Les murs et les toits verdissent ; sur quelques-uns se montrent des fleurs. Du nouveau cabinet où je me suis retiré, parce que nous attendons de Naples Tischbein, j'ai une vue variée sur d'innombrables petits jardins, et sur les galeries de derrière de nombreuses maisons. Cela est charmant.

J'ai commencé à modeler un peu. Pour ce qui regarde l'intelligence de la chose, j'avance d'une manière correcte et sûre,

mais ma pratique est encore un peu confuse. Il en va pour moi comme pour tous mes frères.

Rome, 14 mars 1788.

Il sera impossible de penser à rien et de rien faire ici la semaine prochaine ; il faut suivre le torrent des fêtes. Après Pâques, je verrai encore quelques objets laissés en arrière, je déviderai mon fil, je réglerai mes comptes, je ferai mes malles et je partirai avec Kayser. Si tout va selon mes désirs et mes projets, je serai vers la fin d'avril à Florence. En attendant, vous aurez encore de mes nouvelles.

Il est fort singulier qu'une cause étrangère m'ait obligé de prendre diverses mesures qui m'ont placé dans de nouvelles relations, par lesquelles mon séjour à Rome est devenu toujours plus beau, plus profitable et plus heureux. Je puis même dire que j'ai goûté dans ces huit dernières semaines les plus hautes jouissances de ma vie, et que du moins je connais désormais un point extrême, d'après lequel je pourrai mesurer à l'avenir le thermomètre de mon existence.

Cette semaine s'est bien passée, en dépit du mauvais temps. Dimanche, nous avons entendu dans la chapelle Sixtine un motet de Palestrina ; mardi, le bonheur voulut qu'on chantât dans un salon, en l'honneur d'une dame étrangère, divers morceaux de la musique de la semaine sainte. Nous l'entendîmes donc avec la plus grande commodité, et, comme nous l'avions déjà exécutée souvent sur le clavecin, nous pûmes nous en faire une première idée. C'est une œuvre d'une grandeur et d'une simplicité incroyables, dont la reproduction, sans cesse renouvelée, ne pouvait se maintenir nulle part que dans ce lieu et dans ces circonstances. Une observation plus attentive fait sans doute mettre de côté diverses traditions vulgaires, qui rendent cette œuvre étrange et inouïe ; néanmoins c'est toujours quelque chose d'extraordinaire et une idée toute nouvelle. Kayser pourra en rendre compte un jour. Il aura le privilège d'assister à une répétition dans la chapelle, où d'ordinaire personne n'est admis.

De plus, cette semaine, j'ai modelé un pied, après une étude préalable des os et des muscles, et j'ai reçu les éloges de mon maître. Celui qui aurait ainsi travaillé tout le corps serait bien

plus habile, mais c'est à Rome que j'entends, avec tous les secours et les divers conseils des experts. J'ai un pied de squelette, une belle anatomie moulée sur nature, une demi-douzaine des plus beaux pieds antiques, quelques mauvais, ceux-là pour l'imitation, ceux-ci comme exemples à fuir, et je puis aussi consulter la nature : dans chaque villa où je me rends, je trouve l'occasion de voir ces organes ; les tableaux me montrent ce que les peintres ont conçu et exécuté. Trois ou quatre artistes viennent journellement chez moi, et je profite de leurs observations et de leurs conseils, mais ceux de Henri Meyer me sont plus utiles que les autres. Avec un vent pareil et sur un pareil élément, un vaisseau qui ne bougerait pas de la place devrait être sans voiles ou son pilote insensé. Après m'être formé sur l'art des vues générales, il était bien nécessaire que je portasse mon attention et mes études sur chaque partie. Il est agréable d'avancer même dans une carrière infinie.

Je continue à me promener de tous côtés et à voir les choses que j'avais négligées. C'est ainsi, par exemple, que j'ai visité hier pour la première fois la villa de Raphaëi, dans laquelle, auprès de sa bien-aimée, il préférerait à l'art, à la gloire, la jouissance de la vie. C'est un monument sacré. Le prince Doria l'a acheté, et paraît vouloir le traiter comme il le mérite. Raphaël a reproduit vingt-huit fois sur les murs le portrait de sa maîtresse, en toutes sortes de vêtements et de costumes ; on en trouve la ressemblance même dans les femmes de ses tableaux historiques. La situation de la maison est très-belle. Mais c'est un sujet sur lequel il est plus agréable de causer que d'écrire. Il faut remarquer tous les détails. De là je me suis rendu à la villa Albani, et j'en ai fait une revue générale. C'était une journée magnifique.

Cette nuit, il a beaucoup plu : maintenant le soleil recommence à briller, et, devant ma fenêtre, c'est un vrai paradis. L'amandier est tout vert ; déjà les pêchers commencent à défleurir et les fleurs du citronnier s'épanouissent au sommet de l'arbre.

Mon départ d'ici afflige profondément trois personnes. Elles ne retrouveront jamais ce qu'elles ont eu en moi ; je les quitte avec douleur. C'est à Rome que, pour la première fois, je me

suis trouvé moi-même, j'ai été d'accord avec moi-même, heureux et sage, et c'est ainsi que m'ont connu et possédé, en différents sens et à divers degrés, ces trois personnes.

Rome, 22 mars 1788.

Aujourd'hui je ne vais pas à Saint-Pierre, et je veux remplir une petite feuille. La semaine sainte est passée à son tour avec ses merveilles et ses fatigues; demain nous recevrons encore une bénédiction, et puis nos pensées se tourneront vers une tout autre vie. Grâce à la faveur et aux démarches de bons amis, j'ai tout vu et entendu. Le lavement des pieds et la nourriture des pèlerins doivent surtout s'acheter par beaucoup de presse et de fatigue.

La musique de la chapelle est d'une beauté qui passe l'imagination, surtout le *Miserere* d'Allegri et les *improperi* ou reproches que le Dieu crucifié fait à son peuple. On les chante le matin du vendredi saint. Le moment où le pape, dépouillé de toute sa pompe, descend du trône pour adorer la croix, tandis que toute l'assistance reste à sa place, et demeure immobile, et où le chœur entonne: *Populus meus, quid tibi feci?* est une des plus belles de ces remarquables cérémonies. Mais ce sont des choses qu'il faut réserver à la conversation. Quant à la musique, tout ce qui peut se recueillir, Kayser le recueillera. J'ai joui selon mon désir de toutes ces cérémonies autant que la chose était possible, et j'ai fait à part moi mes réflexions sur le reste.

Ce qu'on a coutume de nommer effet n'a produit sur moi aucune impression; rien ne m'a imposé, mais j'ai admiré tout, car il faut convenir qu'ils ont mis en œuvre parfaitement les traditions chrétiennes. Dans l'office du pape, surtout à la chapelle Sixtine, tout ce qui est d'ordinaire déplaisant dans le culte catholique s'accomplit avec un goût remarquable et une parfaite dignité. Mais cela ne peut être que dans un lieu où depuis des siècles les arts sont au service de la religion.

Il serait impossible maintenant de tout raconter en détail. Si les circonstances ne m'avaient pas fait demeurer en repos, et si je n'avais pas cru rester plus longtemps, je pourrais partir la semaine prochaine. Mais cela tourne encore à mon avantage. J'ai de nouveau beaucoup étudié pendant ce temps, et l'époque

sur laquelle je comptais s'est achevée et accomplie. Assurément c'est toujours une singulière sensation de quitter tout à coup une carrière dans laquelle on avançait à grands pas; cependant il faut s'y résigner et ne pas faire tant de façons. Il y a dans toute grande séparation un germe de folie: on doit se garder de le couvrir et de l'entretenir avec réflexion.

J'ai reçu de Naples de beaux dessins de Kniep. Ce sont d'aimables fruits de notre voyage en Sicile, et, pour vous, ce seront les plus agréables, car ce qu'on nous donne de plus certain, c'est ce qu'on peut mettre sous nos yeux. Quelques-uns de ces dessins sont admirablement réussis pour le ton de la couleur, et vous croirez à peine que ce monde soit si beau.

Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai été toujours plus heureux à Rome, que mon bonheur augmente chaque jour, et, s'il pouvait sembler triste que je doive partir au moment où j'étais le plus digne de rester, c'est pourtant une grande consolation d'avoir pu rester assez longtemps pour arriver au point où j'en suis.

Voilà le seigneur Jésus qui vient de ressusciter au milieu d'un vacarme épouvantable. Le canon tonne au château, toutes les cloches sonnent, et, à tous les coins de rue, on entend des pétards et des serpenteaux. Onze heures du matin.

Souvenirs du mois de mars.

On se rappelle comment Philippe Néri s'était fait souvent un devoir de visiter les sept églises principales de Rome, pour donner une preuve manifeste de sa fervente dévotion. Il faut remarquer maintenant qu'on exige de tout pèlerin qui arrive pour le jubilé un pèlerinage à ces églises, et, véritablement, ces stations sont tellement éloignées les unes des autres, que cette marche, qui doit se faire en un jour, peut être envisagée comme un autre voyage, et un voyage fort pénible. Les sept églises sont Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Laurent-hors-des-murs, Saint-Sébastien, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Paul-hors-des-murs.

Cette promenade, de pieux habitants de Rome la font aussi pendant la semaine sainte, surtout le vendredi saint, et, comme aux grâces spirituelles dont les âmes s'assurent et jouissent par l'indulgence attachée à ce pèlerinage il s'ajoute un plaisir matériel, le but et l'objet en sont d'autant plus attractifs. En effet, quiconque, après avoir accompli le pèlerinage, arrive enfin avec des témoins suffisants à la porte de Saint-Paul, y reçoit un billet qui lui donne le droit de prendre part, un certain jour, à une pieuse fête populaire dans la villa Mattei. Là, on offre aux personnes admises une collation de pain, de vin, un peu de fromage ou des œufs; les invités prennent place de côté et d'autre dans le jardin, principalement dans le petit amphithéâtre qui s'y trouve. Vis-à-vis, dans le casino de la villa, se rassemble un monde plus relevé, cardinaux, prélats, princes et seigneurs, pour jouir du coup d'œil et prendre aussi leur part de la distribution fondée par la famille Mattei.

Nous vîmes approcher une procession de jeunes garçons de dix à douze ans, non pas en vêtements ecclésiastiques, mais habillés comme pourraient l'être des apprentis un jour de fête, marchant deux à deux, en habit de même coupe et de même couleur. Ils pouvaient être quarante. Ils chantaient et récitaient dévotement leurs litanies, avec une démarche tranquille et modeste. Un homme âgé, robuste, et qui avait l'air d'un artisan, marchait à leur côté, paraissant régler et diriger tout. On était surpris de voir la file, bien vêtue, se terminer par une douzaine de petits déguenillés qui allaient nu-pieds, et avaient l'air de mendiants. On nous apprit que cet homme, cordonnier de profession et sans enfants, s'était d'abord senti disposé à recueillir et à prendre en apprentissage un enfant pauvre, à l'habiller, à en avoir soin, avec l'assistance de personnes charitables. En donnant cet exemple, il avait réussi à décider d'autres maîtres à recevoir de même des enfants, qu'il avait ensuite pris comme les autres sous sa tutelle. De la sorte s'était formée une petite troupe qu'il tenait sans cesse pieusement occupée, pour la préserver, les dimanches et les jours de fête, d'une funeste oisiveté, exigeant même qu'ils visitassent en un seul jour les églises principales, si éloignées les unes des autres. Cette pieuse

institution s'était toujours accrue; le chef poursuivait ses méritoires pèlerinages, et, comme il se présentait toujours, pour profiter d'une institution si évidemment utile, plus d'enfants qu'on ne pouvait en recevoir, notre cordonnier, pour stimuler la bienfaisance du public, avait eu l'idée de joindre à sa troupe des enfants à vêtir, et, chaque fois, il réussissait à obtenir des aumônes suffisantes pour en habiller un ou deux. Pendant qu'on nous entretenait de ces choses, un des aînés, parmi les enfants habillés, s'approcha de nous, nous présenta une assiette, et nous demanda, en termes modestes et bien énoncés, une charité pour les enfants sans habits et sans chaussures. Il obtint une large contribution non-seulement de nous, étrangers émus, mais aussi des Romains et des Romaines, d'ailleurs parcimonieux, et qui ne manquèrent pas de donner à leur offrande modique une pieuse valeur, en débitant beaucoup de paroles de bénédiction en faveur d'une œuvre si utile.

On prétendait que ce pieux père de l'enfance veut que ses pupilles prennent part chaque fois à la distribution de ce jour, après qu'ils se sont d'abord édifiés par le pèlerinage, et cela ne peut manquer de produire pour son objet une assez bonne recette.

Rome, 10 avril 1788.

Mon corps est toujours à Rome, mon âme n'y est plus. Aussitôt que j'eus pris la ferme résolution de partir, plus rien ne m'intéressa, et je voudrais être parti depuis quinze jours. C'est proprement pour Kayser et pour Bury que je reste encore. Kayser termine quelques études qu'il ne peut faire qu'à Rome; il recueille encore quelques œuvres musicales; Bury veut achever l'esquisse d'un tableau de mon invention, pour lequel il a besoin de mes conseils. Cependant j'ai fixé mon départ au 21 ou 22 avril.

Rome, 11 avril 1788.

Les jours passent et je ne puis plus rien faire; à peine suis-je capable de voir encore quelque chose; mon digne Meyer continue de m'assister, et je profite pour la dernière fois de sa conversation instructive. Si je n'avais pas Kayser, j'aurais emmené Meyer. Si seulement nous l'avions eu une année plus tôt, nous

serions allés assez loin. Je me suis rendu ce matin avec ce bon ami à l'Académie française, où sont rassemblés les plâtres des meilleures statues de l'antiquité.

Comment pourrais-je exprimer ce que je sentis en leur faisant mes adieux? Dans une pareille société on est élevé au-dessus de soi-même; on sent que le plus digne objet dont il faudrait s'occuper, c'est la figure humaine, qui se montre là dans toute sa diversité et sa noblesse. Mais, en présence d'un tel spectacle, qui ne sent pas d'abord son insuffisance? Fût-on même préparé, on reste comme anéanti. J'avais pourtant cherché à m'expliquer assez clairement les proportions, l'anatomie, la régularité des mouvements, mais je fus alors frappé de cette idée qu'en définitive la forme comprend tout, la convenance des membres, les rapports, le caractère et la beauté.

Rome, 14 avril 1788.

Mon trouble ne saurait guère être plus grand. Tandis que je continuais sans cesse à modeler ce pied, je suis venu à songer que je devrais sans délai entreprendre *le Tasse*, vers lequel se tournaient d'ailleurs mes pensées.... Compagnon bienvenu pour mon prochain voyage. Cependant je plie bagage. C'est dans ces moments qu'on voit tout ce qu'on a amassé et traîné après soi.

Souvenirs du mois d'avril.

Ma correspondance des dernières semaines offre peu de choses remarquables : ma situation était trop perplexe entre l'art et l'amitié, entre la possession et le désir, entre des habitudes prises et un avenir auquel il fallait me raccoutumer. Dans ces circonstances mes lettres pouvaient dire peu de chose. La joie de revoir mes anciens et fidèles amis était trop faiblement exprimée, la douleur de la séparation était au contraire à peine dissimulée. Je me bornerai donc à recueillir dans cette note ce que d'autres papiers et d'autres documents m'ont conservé sur cette époque et ce que me fournissent mes souvenirs.

Tischbein s'attardait encore à Naples, quoiqu'il nous eût an-

noncé plusieurs fois son retour pour le printemps. Il faisait bon vivre avec lui, mais il devenait à la longue incommode par sa mauvaise habitude de laisser comme en suspens tout ce qu'il avait à faire, par où, sans y mettre proprement de la mauvaise volonté, il vous causait du dommage et des ennuis. C'est aussi ce qui m'arriva. Dans la prévision de son retour, je dus, pour nous voir tous commodément logés, changer d'appartement, et l'étage supérieur de notre maison s'étant trouvé vacant, je n'hésitai pas à le louer et à m'y établir, afin qu'à son arrivée, Tischbein trouvât tout prêt à l'étage inférieur.

L'appartement d'en haut était pareil à l'autre, mais le derrière avait l'avantage d'une vue charmante sur le jardin de la maison et sur ceux du voisinage, qui s'étendaient de tous côtés, parce que notre maison formait le coin. On voyait donc des jardins, d'une extrême variété, séparés régulièrement par des murs, tenus et plantés avec une diversité infinie; pour décorer ce paradis de verdure et de fleurs, partout se produisait une noble et simple architecture, salles de jardins, balcons, terrasses, et même, sur les plus hautes maisonnettes de derrière, une loge ouverte, et, parmi ces constructions, tous les arbres, toutes les plantes du pays.

Dans le jardin de notre maison, un vieil ecclésiastique soignait un certain nombre de citronniers bien entretenus, de grandeur moyenne, dans des vases élégants de terre cuite; l'été, ils étaient tenus en plein air, mais, en hiver, on les rentrait dans la salle du jardin. Les fruits, lorsqu'on s'était assuré de leur parfaite maturité, étaient cueillis soigneusement, enveloppés chacun à part de papier blanc et expédiés. Ces citrons sont aimés dans le commerce, parce qu'ils ont des qualités particulières. Une pareille orangerie est considérée dans les familles bourgeoises comme un petit capital, dont on retire tous les ans un certain intérêt.

Ces mêmes fenêtres, d'où l'on observait, à la faveur du jour le plus clair, tant d'objets gracieux, donnaient aussi une excellente lumière pour contempler les ouvrages de peinture. Kniep venait de m'envoyer, selon notre convention, diverses aquarelles, exécutées d'après les esquisses qu'il avait soigneusement recueillies dans notre voyage de Sicile : placées dans le jour le